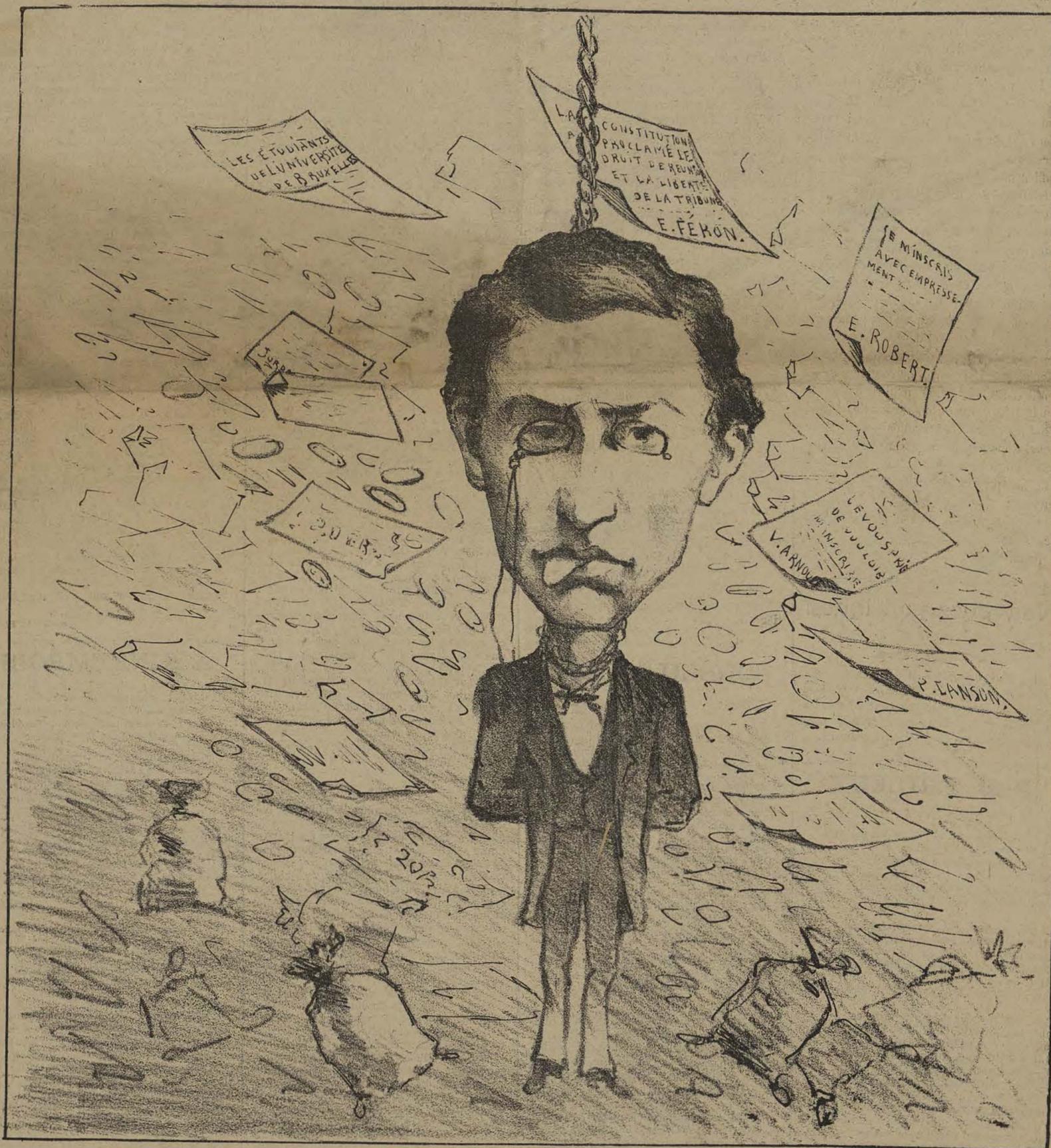


FRONDEUR
 15 C^{MES} = LE N^O
 JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

BUREAU RUE DE LA SÉPULTURE
 ABONNEMENT UNAN (52) 5750



COMMENT L'OPINION PUBLIQUE S'ASSOCIE, A LA HAINE DE LA MAJORITÉ DU CONSEIL COMMUNAL DE LIÈGE
 A L'ÉGARD DE M. C. DEMBLON.

ABONNEMENTS :
Un an fr. 5 50
Franco par la Poste

Bureaux :
2 - Rue de l'Étuve - 12
A LIÈGE

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :
La ligne fr. » 25
RÉCLAMES :
Dans le corps du journal
La ligne » 1
On traite à forfait.

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

Achat d'une férule d'Honneur A M. MAGIS.

SOUSCRIPTION-TOMBOLA.

Le Frondeur — toujours dans le mouvement — a compris que le grand acte de courage et de générosité, posé par le tombeur de M. Demblon, devait être récompensé.

Les grands hommes sont trop rares, par le temps qui court, pour que nous oublions de soigner les nôtres.

Il faut qu'une souscription nationale montre à l'honorable M. Magis que l'opinion publique est avec lui, ainsi que le Journal de Liège — parfaitement désintéressé dans la question, cependant — l'affirmait dernièrement. C'est pour atteindre ce but, que nous avons décidé d'organiser une grande tombola démocratique, dont les lots seront fournis par la générosité publique. Une fois ces lots réunis, nous lancerons les billets dans la circulation, et nul doute que les instituteurs ne les enlèvent rapidement.

Nous faisons donc appel à la générosité de nos lecteurs — et de nos lectrices qui ne peuvent oublier avec quelle grâce M. Magis, naguère encore, conduisait les cotillons. Qu'ils nous envoient n'importe quel objet susceptible de servir de lot. Tout sera reçu avec reconnaissance. Pour nous, nous n'hésitons pas à nous inscrire pour un lot qui sera vivement désiré — par les personnes atteintes d'insomnie surtout :

Un abonnement d'un an au Journal de Liège.

A qui l'tour ?

Nouvelles politiques.

Dernière heure.

On nous assure que MM. les professeurs du Conservatoire ont décidé d'envoyer aux députés de l'extrême gauche une adresse de félicitations, en raison de leur attitude pendant la discussion de la loi sur les alcools.

PAS FRILEUX

Moi j'ai l'cœur gai. C'est pas ma faute. J'rigol' quand j'vois les gens d'la haute L'cou engoncé comme des bossus. On doit rien suer sous leur capote ! Et quand qu'on a sué, çà ch'lipote. J'voudrais pas' èt leur pardessus.

Et moi sauciss', j'su, quand j'turbine. Mais, bon sang ! la danse s'débine Dans l'coulant d'air qui boit ma sueur. Eux aut's, c'est pompé par leur linge. Ming' qu'ils doiv' emboucaner l'singe. Vrai, c'est pas l'ling' qui fait l'bonheur.

Est-c' qu'un mâle a besoin d'limace, D'can'çon, d'flanel' ? C'est d'la grimace. Bon pour frusquiner nos jeun's vieux ! Moi, j'ai du sang, du nerf, d'la moëlle, Du poil partout. Ça m'tient lieu d'toile. J'ai froid null' part, surtout aux yeux.

Aussi j'suis gai. Quand la lansquine M'a trempé l'cœur, j'm'essuie l'échine Dans le vent qui passe et m'fait joli ; Et j'soutiens qu'les gens vraiment sales C'es ceuss que pour laver leurs balles Il leur en faut cinq d'Bully.

Viv' la gaité ! J'ai pas d'chaussettes ; Mes rigadins font des risettes ; Mes tas d'douillards m'servent d'chapeau ; Mais avec vous j'chang'rais pas d'mise.

Qué qu'ça fait qu'on n'ait pas chemise, Quand qu'on a du cœur sous la peau ?

RICHEPIN.

LA LÉGENDE

D'UNE

Couleur à la Mode

On s'imagine probablement que la nuance à la mode pour les toilettes féminines, la fraise écarlate, est d'origine parisienne.

Erreur.

Cette origine est des plus liégeoises, ainsi que le prouve l'histoire suivante :

C'était l'an dernier. M. le représentant Mouton venait de s'éteindre. M. Mouton, on le sait, avait été major des artilleurs de la garde civique. La musique de son corps devait donc accompagner le sien jusqu'au cimetière. Or, en ce moment, par suite de je ne sais quelle circonstance la dite musique était dissoute. Voilà donc Meuron forcé de se transporter, en une demi-journée, chez les quatre-vingt-trois musiciens de sa fanfare. D'abord, il se précipita chez son piston à Montegnée, de là chez sa caisse roulante, à Bois-de-Breux, s'arrêtant en passant chez son tuba, qui enchanté Herstal de son harmonieuse présence. Bref, il avait déjà vu quarante-sept de ses hommes et avait acquis, dans ses courses éffrénées, une vitesse moyenne de dix-huit kilomètres à l'heure quand, au détour d'une rue, paf ! il se heurte à un promoteur qui arrivait en sens inverse !

Ce promoteur était le notaire Jamar.

Le choc fut si violent, que les pifs respectifs de nos deux honorables concitoyens en furent aplatis et rejaillirent sur la robe d'une dame qui passait.

Cette dame, une de nos plus élégantes mondaines, jugea charmant cet effet inattendu produit par les éclaboussures en question, elle lança le costume... et voilà comment un grave notaire et un bon musicien donnèrent le ton au high-life féminin liégeois.

CONSEILS VAINS

Un bon papa, pour légères fredaines, Groidait son fils, grand ami du plaisir. Il y perdait, hélas ! toutes ses peines, Le corps d'un nègre a-t-il pu se blanchir ?

Ce père là ne sut pas réussir, En prenant femme : elle a saisi les rênes ; Ses volontés sont toujours souveraines, Et le mari doit souvent en gémir.

Aussi le fils, au courant de ces choses, Et sachant que tout est loin d'être rose, A la maison, répondit sans pitié :

« Ma peccaille est pourtant bien petite, » Et la plus grande avec soin je l'évite, » Je ne me suis pas encore marié ! »

FIX.

PUBERTÉ

Orphelin, Lazare avait grandi à la campagne de son oncle, M. Honoré Berthier, au bord de la Méditerranée. Cet oncle, célibataire, était servi par Catherine, une jeune campagnarde, très appétissante.

M. Honoré Berthier, depuis quelque temps baissait. Lui, jadis chasseur passionné, infatigable, ayant à pied ou à cheval plusieurs fois parcouru la Provence, ayant tenu au luxe des chiens et des armes, s'animant naguère encore à raconter ses vaitours abattus sur la route de la Corniche, ses loupes poursuivis dans les gorges d'Ollioules, ses macreuses tirées en barque, sur l'étang de Berre, et jusqu'à des bœufs en fureur tra-

qués dans la Camargue, maintenant, par les plus tièdes journées, vers le coucher du soleil, il ne sifflait même plus son chien, pour aller promener. Le vieux Black, seul survivant de toute une meute, restait tristement vautré dans sa niche. Les beaux fusils de luxe restaient entassés dans un coin, rongés par la rouille. Des tiroirs étaient encombrés de pistolets crasseux, de plomb de tous les calibres, de poires à poudre vides où quelques gros grains étaient restés. Mais sa servante Catherine, fille charnue et rose, prospérait comme une belle plante vivace enfoncée dans un bon terrain. Elle était maintenant toute puissante et la villa semblait lui appartenir. Les rosiers du jardin fleurissaient pour elle. La basse-cour pondait le matin pour son œuf à la coque, le soir pour son lait-de-poule. Le jeune valet de ferme Charlet n'était occupé qu'à lui monter du bois de la cave, à lui puiser des cruches d'eau, à lui laver la vaisselle. Elle avait rapporté d'un voyage à Nice une cargaison de savons à la glycérine, de pomades, de pâtes d'amande, de poudre de riz et de cosmétiques. Même quand elle épluchait de l'oignon ou de l'ail, elle sentait bon. Le rire haut, la voix grasse, le ton assuré, vêtue de quelque robe de mérinos bleu qu'elle enlevait pour mettre le rôt à la broche, elle restait souvent en corsetet en jupons blancs, le cou et les bras nus, se penchant pour activer le feu, montrant alors ses beaux mollets blancs que la flamme léchait de rose.

Lazare, âgé de treize ans, tournait, lui aussi, depuis quelque temps, autour de Catherine. Son grand goût pour la lecture était épuisé : La nuit, il dormait mal, les draps de son lit lui semblaient hérissés de crin. Il finissait par se lever, se mettait à la fenêtre, regardait pendant des heures, à l'étage au-dessous, les volets fermés de la fenêtre de Catherine.

Une nuit, même, en chemise et nu-pieds, il descendit à pas de loup, alla écouter à la porte de cette fille, mais n'entendit que les battements de son propre sang dans les artères. Puis, tout à côté, dans un petit enfoncement noir, la porte de M. Honoré Berthier, avec son bouton de cuivre jaunissant vaguement lui sembla prête à s'ouvrir, et il remonta en tremblant. Le jour, épiant les rares et courts instants où son oncle n'était pas là, il se glissait dans la cuisine, se mettait à jouer avec Catherine, lui embrassant le cou, lui prenant les bras, se blotissant dans les jupes comme un jeune chat voluptueux. Une fois, par la fenêtre entr'ouverte, l'œil presbyte de M. Honoré Berthier, qui traversait lentement la cour, surprit l'enfant accroupi aux pieds de la jeune fille, et cherchant à lui toucher les mollets. Avec une fougue juvénile, le vieillard en trois bonds fut là, entre Lazare et Catherine, couvrant celle-ci de ses deux mains comme si on allait la lui prendre. L'enfant se relevait tout honteux ; son oncle ne le brutalisa pas, ne prononça pas un mot. Mais le lendemain matin, il conduisit lui-même son neveu à Nice, et, sans regarder à la dépense, le mit en pension au lycée.

Alors il avait de plus en plus aimé la femme. Il n'eut pas le temps au lycée de regretter sa belle paresse au grand air et au grand soleil. A peine en classe, son voisin de droite et son voisin de gauche lui chuchotaient, à l'insu du professeur, un enseignement nouveau. En étude, des livres obscènes avec des images circulaient, des chansons ordurières étaient chantonnées à mi-voix, et quand le pion feignait de ne pas voir, on ajoutait des gestes. D'abord ce fut un grand trouble : Lazare brûlait de savoir, et la leçon ne lui laissait souvent qu'une envie de pleurer. Puis, il s'isola, s'enferma, en prince oriental, dans le sérail de ses rêves. Au dortoir, — on était en été, et quand on se couchait, il faisait vaguement jour, — il eut à se boucher les oreilles. Cent vingt garçons de son âge étaient énervés par la chaleur, et l'insomnie. De cuisants desirs le brûlaient lui-même. Les mollets roses de Catherine grandissaient, devenaient énormes, se changeaient en deux colonnes d'albâtre incandescentes, qu'il serrait dans ses bras pour se sentir consumer. D'autres fois, c'était le souvenir de la jambe en bas bleus d'une paysanne juchée sur un mûrier pour cueillir la feuille, quelque ouvrière rencontrée en promenade, la taille robuste d'une blanchisseuse lavant son linge dans le Paillon, la petite botte d'une étrangère descendant de calèche à la promenade des Anglais, jusqu'à des photographies étalées aux vitrines, à

des rondeurs de statues, à des nudités de gravures, jusqu'aux rideaux blancs de son lit qu'un courant d'air gonflait parfois et faisait s'entr'ouvrir comme un peignoir de femme. Mais l'heure âcre et tourmentante écoulée, quand tout le dortoir s'endormait lourdement, lui écartait son rideau. Une fenêtre en face de son lit s'ouvrait sur la mer. Il restait sur son séant des heures. C'était une douceur bleue, un grand miroir calme, où la lune laissait souvent trembloter sa longue traîne lamée d'argent. Puis il retombait sur l'oreiller, ne sentant plus son corps, noyé dans un désir tiède de tendresse, qui devenait du sommeil.

Il tomba légèrement malade et resta à l'infirmerie, avec un peu de fièvre, alanguie dans une prostration. Il n'y avait plus la mer devant son lit ; mais la grande coiffe blanche d'une sœur passait à chaque instant, et une main douce lui touchait le front, lui tâta le pouls, le faisait boire. Guéri, il n'eût plus voulu quitter l'infirmerie. Quinze jours plus tard, pendant une étude, le cœur tout à coup lui avait battu : une sœur traversait la cour. Il demanda à sortir, mais dans la cour plus de robe noire, ni de coiffe blanche ! N'y tenant plus il commença une immense lettre, la déchira le lendemain, la refit la semaine suivante, et quand il y eut travaillé trois jours, qu'elle fut longue de vingt-trois pages, avec des vers, et un post-scriptum en petits caractères très compacts, remplissant toutes les marges, Lazare, au réfectoire, se fit à la main une large coupure en coupant du pain, et courut à l'infirmerie. La vieille sœur Saint-Joseph le pensa ; la sœur Sainte-Marie n'était plus dans la maison.

Et longtemps encore il avait aimé la sœur Sainte-Marie. A la classe de dessin, une déesse au profil grec lui ressemblait vaguement.

Un dimanche, en promenade, il crut la reconnaître dans une voiture de place, en toilette de velours, à côté d'un monsieur.

Et, aux vacances, ayant emporté chez son oncle des romans et des poésies, il lut beaucoup. La Dame aux camélias le fit rêver la sœur Sainte-Marie détroquée et devenue courtisane. Mais quand il devora *Reita*, elle n'avait plus que quinze ans et une affreuse proxénète la lui amenait, pour qu'il se suicidât dans ses bras, sur un lit de lupanar, en regardant voler les hirondelles. M. Honoré Berthier a laissé sa fortune à Catherine.

Lazare est aujourd'hui greffier au tribunal de Barcelonnette.

PAUL ALEXIS.

A KINKEMPOIS

Lise est allée au bois dimanche, Pour y chercher de gros bouquets, Et, de sa main mignonne et blanche, Elle a fait moisson de muguets.

Lise a seize ans, de frais attraits, Beaux yeux et ravissante hanche, Taille souple comme une branche : Ses charmes sont des plus complets.

Elle ne s'en fut pas seulette, Pour aller faire sa cueillette, Et George au bois la rejoignit.

On fit récolte plantur use.... Mais la fleur la plus précieuse, Ce fut George qui la cueillit !

FIX.

ELVIRE ET LILY

J'aime bien Elvire, dont les yeux pétillent de malice, dont le nez fripon a des narines qui palpitent, et qui possède une petite bouche agaçante provoquant le baiser qu'elle refuse ensuite... oui, je l'adore cette méchante, née pour la perdition de ma vertu, et cependant je lui préfère Lily.

Lily est faite au tour ; son... épiderme n'a pas la blancheur malade du camélia, non ; il est ferme et doux au toucher et il a des tons de bistre qui font rêver ; ces tons-là, voyez-vous, ça dit beaucoup de choses !

D'abord, ils révèlent l'admirable nature de Lily, ensuite, la plus admirable patience de votre très humble serviteur, patience qu'il a appliquée au développement des qualités de son amie !

Lily ne connaît pas la mièvrerie: le jour où la saisisant d'une main délicate, mais sûre, je lui ai appliqué mon premier baiser, elle a compris sa destinée et s'est montrée bonne fille.

— Soyons une paire d'amis, lui ai-je insufflé, sinon je te brise: je ne suis pas bon tous les jours!... Et d'abord, pour me plaire, mets une jolie robe brune, de ce brun, jus de tabac, qui fera crever d'envie le tas de farceurs qui se disent mes amis!

Lily tremblait bien un peu sous la fiévreuse pression de mes lèvres, mais elle obéit et me laissa maître de son avenir.

J'ai toujours eu du goût pour les nègresses, j'ai donc transformé peu à peu Lily en mauricaude; sa jolie tête me fait rêver à l'ébène des chaudes forêts de l'Amérique et je la contemple avec une espèce de culte.

Quand nous parcourons ensemble les sentiers fleuris que n'a pas encore empestés la civilisation; que je confie à sa nature discrète mes rêves, mes peines, mon espoir, ah! que nous sommes heureux!

Il n'y a qu'un amour que je n'ai jamais pu lui inculquer, c'est l'amour du cigare! Ah! bien oui, parlez donc de cigare à Lily, vous la ferez fumer comme une pipe! Oui, elle fumera, et vous verrez la frêle personne se métamorphoser en une sorte de volcan; sa jolie bouche, bravant toute retenue, tout respect humain, lancera d'abord la fumée de sa colère, puis les étincelles, puis tout le feu qu'elle couve, et moi faible amant de la charmante, épris du parfum qu'elle exhale, enivré de sa beauté, je presse alors de mes lèvres brûlantes ma délicate Lily et je crie transporté: «A bas le cigare!»

Ecoutez: vous pouvez m'enlever Elvire aux yeux pleins de malice, aux narines palpitantes, à l'ensemble séduisant, mais, sacrebleu, ne touchez pas à Lily, car Lily c'est ma pipe!...
DELREZ.

SURSUM CORDA

A CÉLESTIN DEMBLON.

A toute tyrannie il faut une victime,
Et sous les derniers empereurs,
Quand Rome souveraine avançait vers l'abîme,
Elle eut de ces folles terreurs:
Elle faisait jeter les chrétiens dans l'arène
En proie à la dent du lion;
Mais cette cruauté pour l'empire fut vaine
Et hâta sa destruction.
La parole de Christ domina la tempête
Et, dans un Océan de sang,
Le chrétien s'élança vers sa noble conquête,
— Malgré le pouvoir tout-puissant.
Et Rome s'éroula: Forum et Capitole
Disparurent du sol poudreux;
Des tyrans couronnés on renversa l'idole,
Comme celles de leurs faux dieux.
Nos petits potentats n'ont plus cette puissance
Et leurs foudres sont de carton;
Ils pratiquent pourtant l'implacable vengeance,
Tout comme s'ils étaient Néron.
Malheur à qui les blesse en leur orgueil superbe!
Quiconque a la témérité
D'oser, sans leur permis, élever trop le verbe,
Au nom saint de la liberté,
Voit l'orage gronder sur sa tête imprudente;
Qu'il ait ou génie ou talent,
Il devra succomber sous la force pédante,
Qui ne veut qu'un esclave blanc.
Sicut ac cadaver! Cette maxime infâme
Des fils maudits de Loyola,
Deviendra celle aussi des oppresseurs de l'âme,
Des modernes Torquemada.
Qu'importe! Ils ne pourront arrêter la lumière,
Ni mettre barrière au Progrès;
L'aigle a pris son élan, malheur au doctrinaire
Qui veut l'arrêter de ses traits!
Tu sers de premier but aux vengeances craintives,
Qui pour armes prennent la faim;
Ils n'entendent pas de prières plaintives:
Nous espérons au lendemain.
stons unis et forts: *Sursum corda!* Courage!
Nous, les soldats de l'avenir,
Nous ne redoutons pas leur haine ni leur rage:
Au besoin nous savons mourir
Pour défendre nos droits et ceux de la patrie:
Comme fiers enfants du Progrès
Nous sommes ennemis de toute tyrannie
Et ne nous courberons jamais!
Haut la tête! Haut le cœur! et soyons sans faiblesse!
Bientôt, pour nous un jour viendra
Nous donner du succès la généreuse ivresse:
En avant donc! *Sursum corda!*

FIX.

APRÈS VINGT ANS

Par un de ces rares jours de soleil, j'avais voulu fuir les bruits de la ville et me reposer l'esprit par la vue des vertes prairies où se hasardèrent mes premiers pas.

Je ne m'étais pas arrêté au village, car c'étaient surtout les environs que je voulais revoir; les sentiers perdus, les enclos solitaires, les chemins creux et ombreux, où j'avais promené mes rêveries d'adolescent après les avoir rendus témoins de mes jeux d'enfant.

J'avais gagné un de ces chemins bordés de haies élevées et où l'herbe pousse comme dans les prés.

C'était autrefois un de mes endroits de prédilection; d'autant plus que j'y trouvais une camarade d'enfance, une brune enfant à laquelle j'avais bégayé mes premières déclarations d'amour de collégien en vacances.

Que de fois nous nous étions rencontrés sous ces charmes étêtés, asile favori des merles, loin des yeux indiscrets, épelant ce charmant poème qui ne contient que les mots: Je t'aime! répétés sous mille formes.

Un jour, entendant des pas à peu de distance, nous nous étions séparés vivement, mais pas assez vite cependant pour qu'un paysan malin ne nous eût aperçus.

Je faisais semblant de fouiller dans la haie.

— Que faites-vous donc là, me demanda d'un air goguenard le vieux Jean?

— Je cherche des nids de merles, répondis-je étourdi.

Le père Jean se mit à rire... Nous étions en septembre et depuis longtemps les dernières nichées étaient envolées.

— Drôles de merles, s'écria le vieillard, avec un gros rire: je crois que ceux-là portent des jupons et se nomment Louise.

Et il me regardait avec son œil perçant.

Je ne savais que répondre: je tirai de ma poche une pièce de vingt sous et la lui glissai dans la main en lui disant:

— Pour boire la goutte chez la vieille Tinelle....

Et je souris à mon tour.

Les mauvaises langues du village parlaient des amours surannées de Jean et de Tinelle, la faiseuse de galets.

— C'est bien, c'est bien, petit mauvais sujet, on sait se taire quand il le faut.... et on a aussi été jeune... autrefois.

Tous ces souvenirs me passaient par la tête en ce moment, j'écoutais un rouge-gorge gazouiller sur un frêne, des fauvettes babiller dans les buissons, et des merles siffler dans les charmes.

Ah! j'étais bien loin, bien loin, de la ville et du temps présent.

Et Louise? Qu'est-elle devenue?

Mariée! quelques années après elle a quitté le pays et je ne l'ai plus revue.

Que de changements!

L'ancien sentier est resté le même, plus désert pourtant, depuis que de nouvelles routes confortables l'ont rendu inutile. Il me semble reconnaître les oiseaux.

Là, au pied de cet arbre, il y avait jadis un nid de rouges-gorges.

Je m'approche: un oiseau s'envole; je me penche et je vois cinq œufs blancs, tachetés de brun, des œufs de rouge-gorge: Poiseau était revenu là de père en fils! J'étais tout ému, et je crois qu'une larme était montée entre mes paupières.

Mais j'entends un murmure de voix... on approche.

Je me relève et je reste immobile de surprise.

Est-ce un rêve? Une vision du passé?

Devant moi, se trouve Louise. Louise a seize ans! Appuyée sur le bras d'un jeune homme d'une vingtaine d'années, elle s'avance radieuse de jeunesse et de bonheur.

Le jeune couple m'aperçut et rougit.

J'étais comme cloué à ma place.

La jeune fille, la première, rompit le silence.

— Monsieur est sans doute égaré, car il ne passe plus personne par ici depuis la construction de la nouvelle levée.

Je la regardai avec émotion.

Elle le remarqua.

— Vous paraissez souffrir, me dit-elle..., voulez-vous venir avec moi jusqu'à la maison, près de ma mère?

— Votre mère? Louise? balbutiai-je sans trop savoir ce que je disais.

— Vous la connaissez?

— Louise X. ou plutôt M^{me} Z.?

— Oui.

— Mais n'est-elle pas en Allemagne?

— Nous sommes revenus depuis un an occuper l'ancienne maison paternelle.

Je lui avais pris la main; le jeune homme me regardait étonné...

— C'est votre amoureux? dis-je à la fille.

— Oni, monsieur, dit à son tour le jeune homme, et nous nous marierons bientôt; je viens de tirer un bon numéro à la milice: nous sommes voisins.

— Vous êtes le fils de Jacques B.?

— Vous connaissez mon père?

Et en attendant le mariage, continuai-je, vous venez chanter dans ce vieux sentier:

Au chemin des amoureux
L'on n'y passe, l'on n'y passe,
Au chemin des amoureux
L'on n'y peut passer qu'à deux.

— Mais vous, qui semblez être du pays, qui donc êtes-vous, me dit la jolie brune.

— Tenez, remettez cette carte à votre mère... et présentez lui bien mes amitiés.

Elle lut mon nom.

— Ah! dit-elle, on parle bien souvent de vous à la maison, où l'on vous aime bien, allez; mais venez-y donc, on sera si content de vous voir.

— Non, merci. Je vous ai vue, et en vous j'ai revu votre mère à votre âge; je préfère emporter ce souvenir tel que vous me le rappelez aujourd'hui.

Il y a de ces paysages, ajoutai-je, que l'on ne doit pas revoir en hiver, quand on les a admirés au printemps.

Je serrai la main du jeune homme et, attirant la jeune fille près de moi, je déposai un baiser sur son front qu'elle me tendit avec grâce; puis en souriant et en me montrant du doigt sa joue rosée:

— Celui-là est pour moi, dit-elle, maintenant là, un... pour ma mère!

Brave petit cœur!

Je quittai les deux fiancés, et retournai plusieurs fois la tête pour les regarder encore.

Je regagnai la gare, des souvenirs et des émotions plein le cœur, et dans le wagon, en roulant vers la ville, il me semblait entendre dans les bruits saccadés du train, s'échapper ce refrain:

Au chemin des amoureux
L'on n'y passe, l'on n'y passe,
Au chemin des amoureux
L'on n'y peut passer qu'à deux!

FIX.

ADIEUX A LA MUSE⁽¹⁾

Ainsi qu'un ouvrier jette, après sa journée,
Le dur et lourd outil qui fatigua sa main,
Je jette loin de moi ma lyre abandonnée,
Qui pourtant adoucit plus d'un sombre chagrin.

Le rossignol se tait quand arrive l'automne
Et s'apprête à partir pour des climats meilleurs,
Et l'on n'entend au bois nul oiseau qui fredonne,
Quand l'hiver apparaît fanant les faibles fleurs.

Je ne veux plus chanter, car je n'ai plus dans l'âme
Ces cordes qui vibraient sous un regard aimé;
Je n'ai plus conservé de rayon de la flamme
Par laquelle mon cœur fut jadis consumé.

Et que pourrais-je dire? Aucun cri d'espérance
Ne résonne en mon sein, comme aux jours d'autrefois,
Et je n'ai plus de pleurs, même dans la souffrance:
Je suis comme un cadavre étendu sur la croix.

Rien ne me parle plus; ni le chant de la brise,
Murmurant dans les bois de pins mélodieux,
Ni, contre le rocher la vague qui se brise,
Ni des soleils couchants, les reflets radieux.

Je ne suis plus ému quand j'entends une plainte:
Je saurais rester sourd à la voix du malheur,
Toute bonne pitié dans mon cœur est éteinte
Et je me suis bronzé sous la sombre douleur.

Car je n'ai rencontré, tout le long de ma route,
Que reptiles cachés sous les fleurs du chemin,
Et je n'ai récolté que trahison et doute,
Et, dans la coupe, bu que fiel et que venin.

Mensonge, lâcheté, main faussée et déloyale,
Sordides intérêts sous un masque d'amour,
Au lieu d'une onde pure une fange vénale,
Une nuit ténébreuse où je cherchais le jour.

Adieu donc pour toujours, ô Muse tant aimée!
Retournez dans les cieus pour ne plus revenir;
Je ne suis déjà plus que poussière animée,
Et, cependant, hélas! je sais encore souffrir.

Adieu! ma Muse, adieu! préparez ma demeure
Dans les astres brillants de l'espace inconnu,
J'attends l'instant béni qui marquera mon heure....
Pour mon bonheur suprême, ah! que n'est-il venu!

FORTUNIO.

SAINT PATUROT

Vous avez vu la *Belle Hélène*?
Vous vous rappelez le père Calchas, si drôlement personnifié par Grenier?

Le père Calchas carottant les pourboires des fidèles et faisant tout ce qui concernait son état de grand-prêtre caricatural.

Vous vous imaginiez sans doute que les auteurs avaient forcé la note pour les besoins de l'opérette.

J'ignore si Calchas fut, en effet, poussé au grotesque plus que de raison; mais ce que je sais bien, c'est que nos dévots sont en train de nous prouver que les plus burlesques superstitions du paganisme n'étaient rien en comparaison des folichonneries invraisemblables que patronne le catholicisme en ce moment.

C'est la maladie du comte de Chambord qui a donné un nouvel élan à ces parodies de la foi. Chaque matin, les journaux qui se croient pieux regorgent de calembre-

(1) Cette pièce a obtenu une mention au dernier concours (15 juillet) du Parnasse de Paris. Comité du concours: MM. François Coppée, Arsène Houssaye, Alfred des Essarts, Albert Merat, Eugène Manuel, R. Miles, A. Genères.

taines dont on ferait une collection infiniment plus désopilante que le recueil des trois cents calembours pour un sou.

Un échantillon pris dans le tas suffira, d'ailleurs, à vous édifier sur le reste.

Pur chef-d'œuvre!
C'est la très authentique histoire d'un certain Père de la Colombe, qui est quelque chose comme le Jérôme Paturot de la béatification.

Paturot de la Colombe cherche non pas une position sociale, mais une position céleste.

De son vivant, Paturot de la Colombe était le compère de Marie Alacoque. Il travaillait dans le sacré cœur de Jésus, article spécial.

Pendant longtemps, cet estimable comparse fut totalement oublié. Mais comme on a besoin de chauffer la légende du sacré cœur aujourd'hui pour pousser aux souscriptions en faveur de la bâtisse de Montmartre, on a eu l'idée ingénieuse de redonner à Paturot de la Colombe une actualité nouvelle.

Pour cela, on a pensé qu'une bonne petite béatification ferait l'affaire.

Et saint Paturot est sous presse.

Je veux dire qu'on a procédé aux formalités préalables et que sa cause est pendante devant le saint-siège.

Car il y a ceci de cocasse dans la cuisine sacerdotale du Vatican, que les saints y sont fabriqués par de simples hommes qui probablement n'obtiendront jamais pour leur compte la moindre canonisation. Jugés, par conséquent, par des inférieurs qui ne pourraient pas le plus et qui peuvent le moins.

Enfin tout ça les regarde... Je reviens à mon histoire.

La situation étant telle que nous venons de l'exposer avec une clarté à laquelle vous rendez hommage, de bons dévots ont estimé qu'il y avait un coup à faire.

Animés d'excellentes intentions pour la santé du comte de Chambord, cherchant le moyen de forcer la main au bon Dieu, le veur de sa guérison, ils ont écrit à Paturot de la Colombe. Et le voilà adressé de l'*Univers* une ad-... lettre panachée de mysticisme et de rouillardise.

Le... de laquelle nous extrayons le passage suivant, qui en donne l'idée mère:

« On ne saurait mieux faire que de prendre auprès du Cœur de Jésus pour intercesseur le vénérable Père de la Colombe. Son intérêt s'unit au nôtre pour le porter à nous venir en aide. La cause de sa béatification se poursuit en ce moment, et un miracle aussi signalé que celui-là suffirait probablement à en assurer l'heureuse issue... »

N'est-ce pas que c'est beau? N'est-ce pas que c'est transcendant comme comique?

On a besoin d'un intercesseur. Un peu plus, on en demanderait un par la voie des Petites Affiches.

— Voyons! ce n'est pas tout ça, se dit le malin de l'*Univers*. Les futurs saints sont d'anciens hommes, il doit leur en être resté quelque chose. Donc, quand on s'adresse à leur égoïsme, on est sûr d'être écouté. J'ai mon intermédiaire!

Sur quoi, il se lance sur la piste du Père de la Colombe.

Vous avez bien compris le raisonnement?

La Colombe est un candidat qui va passer son examen de baccalauréat es ciel. Il doit avoir peur d'être blackboulé.

Il y mettra donc plus de zèle que les saints arrivés et qui, une fois casés, se fichent du monde, à ce qu'il paraît.

On vient donc dire à la Colombe:

— Allons! voyons, mon vieux, il s'agit d'être brillant. Voilà une occasion à pincer. Sauve le comte de Chambord, et ton avenir est assuré.

Absolument comme on dirait à un escamoteur:

— Il y a un prince dans la salle. Si vous réussissez bien votre grand tour ce soir, vous êtes sûr qu'il vous donnera une décoration.

Ah! tu veux être béatifié, la Colombe. Il faut faire tes preuves, alors. Ne rate pas l'occasion: tu ne la retrouverais plus.

J'ignore ce que le Paturot d'outre-tombe doit penser de ces marchandages. Mais il me semble qu'ils doivent cruellement affliger les croyants sincères, qui ne peuvent manquer d'en sentir le ridicule, légèrement teinté d'odieux.

En vérité, si l'on voulait rendre à chacun ce qui lui appartient et punir vraiment les outrages à la religion, c'est par l'*Union* qu'on devrait commencer.

JEAN RALPH.

Théâtre du Pavillon de Flore

Propriété RUTH, rue Surlot, Liège

Dimanche 29 Juillet 1883

Grande SOIRÉE Populaire

BAL ET FÊTE DE NUIT

Au profit des pauvres bonteux secours par le cercle, organisé par Cercle d'Agrement: représentation (redemandée) de: *Les Amours de Gera*, comédie en deux actes, couronnée par la Société de Littérature wallonne, de M. Ed. Remouchamps. *Les deux Bochs'tas*, comédie-vaudeville en acte, par Dieudonné Salme. — A 10 heures, *Grand Bal*. — Prix des places: Carte prise à l'avance, 50 centimes; à l'entrée, 1 franc.

Liège. — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Etuve, 12

A LA MER.



Vite mon ami pique une tête... je vois
mon mari qui en fait une trop drôle.



Je rassure belle maman... tu ne dois
pas avoir peur je te soutiendrai (par les pieds)



C'est ma femme!...
his plutôt que c'est Vénus Astarté, fille de l'onde amère...
Mais non puisque je te dis que c'est ma femme...

mon cher c'est une perle... oui avec son huitre!



et on appelle cela faire la planche!!!

marée haute.